

Hermann de Reinach

Autor(en): **A. D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 22

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256154>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Hermann de Reinach

Le règne des anciens princes-évêques de Bâle a été, pour l'Evêché, en général doux et bienfaisant. S'il s'est élevé dans le cours des siècles quelques agitations au sein du peuple la faute en revient surtout à ce régime parfois trop débonnaire de ces souverains. Toutefois l'un ou l'autre de ces prélats, par suite de circonstances exceptionnelles, se sont montrés sévères et plus princes temporels que souverains spirituels. Ils ont laissé dans le peuple jusqu'à nos jours une impression défavorable, odieuse même. Tel est le cas des deux princes Jean Conrad de Reinach et surtout son cousin et successeur Sigismond de Reinach Steinbrun.

Leur existence se rapporte à un fait mémorable de la célèbre bataille de Sempach où la noblesse autrichienne fut anéantie, grâce au dévouement héroïque d'Arnold de Winkelried.

La noble et antique maison de Reinach eut pour berceau le château de ce nom, dont les ruines subsistent encore dans les environs de la ville de Lentzbourg en Argovie.

Ce château fut bâti en 830 par un gentilhomme venu d'Italie en Suisse, du nom de Rodolphe. Son fils Rheinbrecht, en 870, construisit le château de Reinach en Argovie. On croit même que Pierre de Reinach aurait bâti le château voisin de Habsbourg, souche de la maison impériale d'Autriche. Un de ses fils Hesso de Reinach, chanoine du Chapitre de Béromünster, (canton de Lu-

cerne et qui existe encore), devint, en 920, grand aumônier de l'empereur Henri l'Oiseleur et mourut en odeur de sainteté. Henri et Rodolphe de Reinach firent partie de la 2^{me} et 3^{me} croisade.

D'après les vieilles chroniques Jacques I de Reinach accompagnait le comte Rodolphe de Habsbourg, le futur empereur d'Allemagne, à la chasse, lorsqu'il rencontra un prêtre portant le saint viatique à un malade, et arrêté par un torrent qu'il ne pouvait franchir. Rodolphe de Habsbourg descendit de cheval, y fit monter le prêtre, et tenant le cheval par la bride, traversa le torrent. Puis il refusa de reprendre son cheval, qu'il abandonna au prêtre, disant : « A Dieu ne plaise que je monte un cheval qui a porté le corps du Seigneur. » Jacques de Reinach céda pareillement le sien au sacristain.

En 1112 un mariage avantageux procura à cette maison la possession de la forteresse d'Auenstein, située sur la rive gauche de l'Aar, entre les rives d'Areau et de Brugg.

Parmi les seigneurs de cette famille, on cite un Hermann de Reinach. Ce chevalier était né, comme on le disait alors, sous la plus heureuse étoile. Très jeune encore il avait épousé Ursule de Homberg. Lorsque la guerre éclata entre l'archiduc Léopold d'Autriche et les vieilles Liges suisses, il partit pour l'armée de la noblesse avec ses quatre frères. Trois de ceux-ci étaient mariés mais n'avaient pas d'enfant, le quatrième était encore célibataire.

Les vieilles chroniques suisses rapportent qu'un de ces Reinach, monté sur un char rempli de cordes devant Sempach, montrait

aux habitants de cette petite ville ces instruments de supplice et leur criait : « voici des cordes pour vous pendre si vous ne vous rendez pas à l'instant ».

Le matin de la célèbre bataille de Sempach, la noblesse autrichienne résolut de combattre à pied. Pour le faire, il fallut couper la pointe abaissée de ces souliers à long bec, alors très à la mode chez les grands et qui ne pouvaient servir qu'à des hommes à cheval. Soit maladresse, soit par précipitation, le jeune Hermann de Reinach, en voulant couper le long bec de ses souliers, se blessa si profondément à un des doigts du pied, que la douleur lui arracha des larmes. Ses quatre frères indignés de cette lâcheté, le renvoyèrent durement aux ambulances pour se faire panser. Cependant la bataille s'engage. Arnold de Winkelried, par son dévouement, ouvre aux Confédérés un chemin à la victoire. Les quatre nobles de Reinach y sont tués, Hermann, grâce à sa blessure, échappe seul et perpétue sa noble race, qui probablement serait éteinte s'il eût marché à côté des autres chevaliers, ses frères, sans enfants ou célibataires.

Cet Hermann de Reinach, dégoûté des batailles rangées, retourna dans son manoir d'Auenstein. Il se fit brigand, fit la petite guerre, désola tout le voisinage, rançonnant les marchands sur les grands chemins, par de fréquentes incursions. Bientôt son château fut un vrai repaire de brigands où se rassemblaient tous les hommes de corde et de sac. Les Bernois, irrités de tous ces méfaits, lui firent des avertissements qui demeurèrent infructueux. Enfin, fatigués de ces brigandages incessants, ils se décidèrent

de ces longs silences ; s'il m'écrivait... encore ! Mais il est si paresseux quand il s'agit de correspondre, mon pauvre Luc !

Elle avait raison ; en correspondance comme en tout ce qui demandait un effort quelconque, Luc ne savait pas vaincre sa paresse.

Tout d'abord très espacées, les lettres du jeune homme se rapprochaient cependant depuis quelque temps ; mais elles devenaient de plus en plus brèves, et n'avaient toujours que le même objectif : obtenir de l'argent.

Les premières demandes se déguisaient sous des récits plus ou moins colorés de sa vie en Egypte, de l'énumération des fêtes : dîners, bals, concerts, réunions de tous genres auxquels le jeune attaché devait assister ; avec l'inévitable montant des frais auxquels ces plaisirs divers l'avaient entraîné.

Aujourd'hui cette énumération elle-même faisait défaut.

Le banquier, mécontent de la vie dissipée

Chantal, éludant le reproche, ripostait avec enjouement :

— Vous avez encore besoin de repos, chère maman, cependant vous allez déjà beaucoup mieux ; et je suis sûre que très prochainement vous pourrez nous accompagner. Vous êtes encore si jeune et si jolie en amazone !

Le banquier approuvait, souriant de la diplomatie avec laquelle la jeune fille savait trouver une parole gracieuse ou une prévenance nouvelle pour calmer l'irritation maladroite de Mme de Verneuil. Et celle-ci, sur le moral de laquelle la constante bonne humeur de Chantal agissait à son insu, se reprenait à sourire et à espérer.

— Je ferai l'impossible pour obtenir que Luc ne passe pas deux ans en Egypte, pensait-elle. Avec mes relations, j'arriverai bien à le faire nommer ici. Il a beau me dire qu'il se plaît au Caire ; j'en doute, rien pour lui ne peut égaler le séjour de Paris. Au moins je n'aurai plus à souffrir de cette séparation,

Feuilleton du Pays du dimanche 20

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Presque chaque matin, la jeune fille trouvait un prétexte quelconque pour arracher son père à ses occupations et le forcer à se distraire ; aussi lui devenait-elle de jour en jour plus indispensable.

Mme de Verneuil avait tout d'abord pris ombre de cet ascendant.

Lorsqu'elle voyait rentrer son mari l'air calme et reposé, précédé ou suivi de sa fille, celle-ci le regard plein d'animation et le visage rosé par l'ardeur de la course, elle les traitait d'égoïstes, leur disant amèrement qu'ils étaient bienheureux de ne pas souffrir et de pouvoir oublier l'un son fils, l'autre son frère.